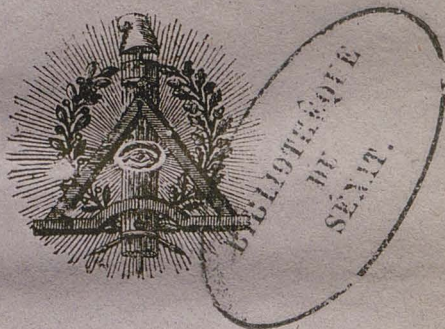


*Cote 525*

# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ



13



LIBRARY

LIBRARY

REVOLUTIONNAIRE

LIBRARY



ASGILL,  
OU  
LE PRISONNIER ANGLAIS.  
DRAME,

En cinq Actes et en Vers;

PAR

BENOIT-MICHEL DECOMBEROUSSE,

Représentant du peuple et membre du Lycée  
des Arts.

---

Si la fière Albion prétend nous outrager,  
Nous comptons dans nos droits celui de nous venger.

---

Acte II, Scène III.



A PARIS,  
De l'Imprimerie d'Hautbout-DUMOULIN,  
Cloître Honoré.

---

AN IV.

BIBLIOTHÈQUE  
DU  
SÉNAT.



*Nota.* L'auteur se réserve tous les droits que lui attribuent les loix sur sa propriété. Les Artistes dramatiques qui croiraient la pièce digne de la représentation, voudront bien obtenir brevet du propriétaire.



---

Sujet de la pièce.

DANS la guerre soutenue contre les anglais par la liberté américaine, les réfugiés de New-York attaquèrent un fort érigé par ordre du général Washington, qu'ils emportèrent, après avoir tué ceux qui le défendaient, à l'exception de trois hommes qu'ils firent prisonniers. L'un d'eux, le capitaine *Huddi*, fut confiné à bord d'un navire pendant trois semaines; on le mit à terre sous prétexte de l'échanger; mais on eut la barbarie de le pendre au premier arbre, sans aucune forme de procès. *Washington*, informé de cette horreur, écrivit sur-le-champ à sir *Henri Clinton*, insistant sur ce que le capitaine *Lepincot*, par ordre duquel le malheureux *Huddi* avait été pendu, le fût à son tour, à titre de représailles; et le général Américain déclara que si on lui refusait cette satisfaction, il allait faire périr un de ses prisonniers, pour venger la mort de *Huddi*, et effrayer ceux qui seraient désormais tentés de commettre de pareils attentats. Un jeune officier très-intéressant, nommé *Asgill*, contraint de tirer au sort, fut la victime qui amena le billet fatal, et sa mort ne fut différée que dans l'espoir d'obtenir enfin le supplice du vrai coupable. Bientôt après, *Asgill* fut en effet arraché au malheur qui le menaçait.

*Extrait tiré des anecdotes du règne de Louis XVI, tome IV, page 364.*



---

## P E R S O N N A G E S.

Sir ASGILL, *capitaine anglais, prisonnier de Washington.*

Ladi ASGILL, *mère d'Asgill.*

Miss HENRIETTE, *sœur d'Asgill.*

WASHINGTON père, *général des Américains.*

WASHINGTON fils.

BENJAMIN, *serviteur de la famille Asgill.*

JORSOM, *capitaine anglais, prisonnier.*

Troupe d'officiers anglais prisonniers.

Officiers et soldats Américains.

Gardes.

*La scène est dans les Etats-Unis d'Amérique, au camp de Washington.*

---





# ASGILL,

## DRAME.

---

### ACTE PREMIER.

---

*La scène représente la prison où est renfermé  
Asgill, ainsi que tous les signes de l'esclavage,  
sans en offrir cependant les horreurs.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

Sir ASGILL, dans les fers, WASHINGTON fils.

WASHINGTON, fils.

QUEL changement funeste ! en croirai-je mes yeux ?  
Asgill se voit courbé sous des fers odieux !  
Je ne puis, à ce trait, reconnaître mon père,  
Lui qui, se défendant tout procédé sévère,  
D'un ennemi vaincu respectant le destin,  
De sa captivité dora toujours le frein !  
De quels tristes soupçons son ame généreuse  
A-t-elle donc reçu l'atteinte dangereuse ?  
Et quel événement peut avoir altéré  
Le sensible intérêt qu'il vous avoit montré ?  
Combien je me reproche une fatale absence !



ASGILL.

Sir ASGILL.

Le sort aurait, ami, bravé votre présence.  
Avec étonnement vous contemplez mes fers;  
Qu'ils sont doux, comparés aux plus affreux revers?  
Sachez que votre ami, de sa triste carrière,  
Attend, dans le supplice, attend l'heure dernière.

WASHINGTON fils.

Ciel! que me dites-vous?

Sir ASGILL.

Gardez-vous de penser  
Qu'un moment à l'honneur il ait pu renoncer.  
Nous sommes innocens, le juge et la victime;  
Ma mort est à-la-fois injuste et légitime.  
S'il est quelque douceur pour les infortunés,  
A pouvoir détester qui les a condamnés,  
Elle m'est arrachée en mon malheur extrême;  
J'essuie une rigueur que j'approuve moi-même.

WASHINGTON fils.

Vous pénétrez mes sens d'une invincible horreur:  
Déposez dans mon sein toute votre douleur,  
Et daignez m'éclaircir cet étrange mystère.

Sir ASGILL.

Aux mânes de Huddi ma mort doit satisfaire.

WASHINGTON fils.

Qu'a de commun sa mort avec votre trépas?  
Nous devons le venger, mais c'est dans les combats.

Sir ASGILL.

Voilà l'expression de l'honneur, du courage.  
La politique, hélas! tient un autre langage:  
Elle doit opposer à la férocité,  
L'appareil imposant de la sévérité.

WASHINGTON fils.

A tant d'obscurité je ne puis rien comprendre.

Sir ASGILL.

L'amitié va parler, l'amitié va m'entendre.  
Vous savez que le fort élevé par vos mains  
Pour servir de barrière et couper les chemins,



D R A M E.

Détruit par des brigands , conduits par Lord Germaine ,  
 Ne vous laissa bientôt qu'une ressource vaine.  
 De ce poste emporté , la rage des vainqueurs  
 Immola lâchement les zélés défenseurs :  
 Ils voulurent punir leur longue résistance ;  
 Leur noble fermeté passa pour une offense :  
 Trois d'entr'eux seulement ne furent exceptés ,  
 Que pour être l'objet de plus de cruautés.  
 L'un d'eux , c'étoit Huddi , dans le fond d'un navire ,  
 Se vit , comme un coupable , indignement conduire ;  
 Et quand à la lumière il croyait retourner ,  
 On ne l'en retira que pour l'assasiner.  
 Attentat inoui , forfait que la mémoire  
 Ne pourra révéler qu'avec honte à l'histoire !  
 Un voyage entrepris par vous en ce moment  
 Vous déroba le fil de cet événement.  
 Votre père , indigné , veut venger une injure  
 Faite aux droits de la guerre , aux droits de la nature :  
 Il se plaint , il menace , et réclame à grands cris ,  
 Que les auteurs du meurtre en reçoivent le prix.  
 Il nomme Lépinco et demande sa tête.  
 Du général Clinton la conduite est discrète ;  
 Par un conseil de guerre il veut être éclairé ;  
 Du cruel assassin le crime est avéré ;  
 Clinton est secondé des vœux du ministère ;  
 Il va rendre un arrêt qui devient nécessaire ;  
 Dans le sang du coupable il va venger l'affront.  
 Que tout Anglais présente imprimé sur son front ,  
 Quand des réfugiés la troupe se mutine ,  
 Et menace le camp d'une guerre intestine.  
 Rien n'en peut désormais contenir les fureurs ;  
 Si Lépinco périt , ils en sont les vengeurs.  
 De Huddi , disent-ils , qu'on laisse la querelle :  
 On a dû le punir , il ne fut qu'un rebelle.  
 Clinton s'étonne et cède à cette impression ;  
 Il oppose la crainte à la sédition ;  
 Et tandis qu'on attend un acte de justice ,  
 Sa faiblesse au coupable épargne le supplice.  
 Cependant Washington , toujours plus indigné  
 De se voir dans son vœu si longtemps dédaigné ,



ASCILL,

Ne voit d'autre parti qu'une prompte vengeance :  
 Il va la mesurer à l'excès de l'offense.  
 Les officiers captifs, tout-à-coup resserrés,  
 Reçoivent des liens qu'ils avoient ignorés.  
 Jusqu'alors, en effet, prisonniers sur parole,  
 Nous n'avions à gémir que d'un loisir frivole.  
 Le but de Washington est bientôt éclairci :  
 On retient Lépinco, je le retrouve ici,  
 Dit-il, et l'un de vous doit mourir à sa place :  
 Ce n'est que par le sang que son crime s'efface.  
 A la foi des Anglais il ne faut plus songer ;  
 Au défaut de Clinton le sort doit me venger :  
 Qu'il nomme parmi vous la victime sanglante,  
 Aussi-tôt à nos yeux un sergent se présente,  
 Dans un vase agitant des billets odieux.  
 Chacun de nous s'indigne à cet aspect affreux ;  
 Chacun de nous frémit.....

WASHINGTON.

Dieu ! je frémis moi-même !  
 Et déjà je connais votre malheur extrême.

SIR ASCILL.

Que vous dirai-je enfin, après de vains débats,  
 Nous avons de sang-froid affronté le trépas ;  
 Nous avons espéré que la cour d'Angleterre  
 Que Clinton, rougiraient de verser sur la terre,  
 Pour le crime d'autrui, le sang des innocens ;  
 Nous avons demandé des délais suffisans  
 Pour informer Clinton et presser sa justice :  
 Nous tentons le destin, et.... je cours au supplice.  
 Le sinistre billet m'est tombé sous la main.  
 Je vais périr, hélas ! comme un vil assassin,  
 Et l'Anglais mériter un éternel reproche.  
 Le terme est expiré ; l'heure fatale approche.

WASHINGTON fils.

Ainsi donc, cher Asgill, dans le jour glorieux  
 Où nous avons vaincu l'Anglais présomptueux,  
 Où mon bras remporta lui seul une victoire,  
 En faisant un captif si cher à ma mémoire,



Je fus moi-même , hélas ! votre premier bourreau ,  
 Et le vainqueur d'Asgill a creusé son tombeau !  
 Pourquoi , depuis ce jour , entraînés l'un vers l'autre ,  
 De toute ma tendresse ai-je payé la vôtre ?  
 Et que n'ai-je pour vous gardé ces sentimens ,  
 Trop justement voués à nos anciens tyrans !  
 Trouvant de l'équité dans un acte sévère ,  
 J'applaudirais sans honte aux desseins de mon père ,  
 Mais mon père , après tout , n'exécutera pas  
 Cet arrêt du destin qui vous mène au trépas.  
 Je ne sais , cher Asgill ; mais je ne saurais croire  
 Que l'Anglais , à ce point , pût négliger sa gloire.  
 Ne serait-il donc plus un peuple généreux ?  
 A des réfugiés , des soldats factieux ,  
 Il craindra de donner un trop grand avantage ;  
 A livrer Lépincoï sa sûreté l'engage.  
 Sa crainte politique est l'erreur d'un moment ;  
 Il fait justice , enfin , s'il la fait lentement.

Sir ASGILL.

Vain espoir ! je ne puis vaincre ma destinée...  
 O mère trop sensible et trop infortunée !  
 Le ciel vous éclairait , quand , serrant dans vos bras  
 Un fils , malgré vos vœux , avide de combats ;  
 Votre amour s'opposait à son ardeur guerrière ,  
 Et voulait lui fermer cette horrible carrière !  
 Je te vois donc , Asgill , pour la dernière fois ,  
 Me disait-elle. O dieu ! ..... j'entens encor sa voix ;  
 Je l'entends soupiner ; je vois couler ses larmes !...  
 Et j'ai pu résister à ses tendres allarmes !  
 J'ai pu la repousser ! dans son cœur maternel ,  
 J'ai pu , barbare fils , porter ce coup mortel !  
 Quel féroce courage ! Et toi , chère Henriette ,  
 J'ai pu braver aussi ta tendresse inquiète ,  
 Ton effroi , tes douleurs et tes pressentimens !  
 Je suis digne , en effet , des plus cruels tourmens ;  
 Mon trépas est trop juste , et si je perds la vie ,  
 C'est moins pour Lépincoï que pour ma barbarie.

WASHINGTON fils.

Je conçois , cher Asgill , l'excès de vos regrets ;  
 Mais vous n'en êtes pas séparé pour jamais :



Vous jouirez bientôt de leur douce présence.  
Je ne puis de mon cœur bannir cette espérance.

Sir A S G I L L.

Si vos vœux sont déçus, que du moins la pitié  
Promette quelques soins à la tendre amitié.  
Je vous remets ici ma volonté dernière ;  
Et j'ose, Washington, vous faire une prière.  
Aussi-tôt, cher ami, que de mes tristes jours,  
Un cordon trop infâme aura tranché le cours,  
J'ai fixé par écrit mes douleurs, mes pensées ;  
Dans ce cahier fidèle elles sont déposées.  
Aux objets adorés d'un tendre souvenir,  
Avec célérité faites-les parvenir.  
C'est-là qu'elles verront que si, de la nature,  
En les abandonnant, j'étouffai le murmure,  
Je leur offris du moins, dans mes derniers moments,  
Le tribut, trop tardif, des plus purs sentimens ;  
Qu'elles furent l'objet de mes tranges mortelles.  
Et qu'en mourant, enfin, mon cœur fut rempli d'elles.

WASHINGTON fils.

Le souhait d'un ami me fut toujours sacré ;  
Le vôtre est légitime, et je l'accomplirai.  
Puisse-je me charger, Asgill, d'un vain message !  
La raison me le dit, l'amitié le présage.  
Je vois quelqu'un vers nous s'avancer.

Sir A S G I L L.

Que veut-il ?

## SCÈNE II.

Sir A S G I L L, WASHINGTON, un GARDE.

LE GARDE.

UN Anglais instamment demande sir Asgill ;  
Il dit auprès de lui sa mission pressante.

Sir A S G I L L.

(Au garde.)

Que va-t-il m'annoncer ? ... Dis-lui qu'il se présente.



SCÈNE III.

Sir ASGILL, WASHINGTON *fils*.

Sir ASGILL.

De quel malheur plus grand serais-je menacé ?  
Par un nouvel effroi je sens mon cœur glacé.  
Que voudrait cet Anglais en ce jour d'épouvante ?

WASHINGTON *fils*.

Ainsi l'infortuné s'agite et se tourmente !  
Tout prend devant ses yeux la plus noire couleur ;  
Il enfonce le trait qui déchire son cœur,  
Et repousse la main de la douce espérance.  
Quand on a pour appui le ciel et l'innocence,  
On arrache son âme à de vaines terreurs.  
Ce jour, ami, verra terminer vos malheurs.  
Cet Anglais va venir. Je générais peut-être  
Un entretien secret . . . . Mais je le vois paraître.

SCÈNE IV.

Sir ASGILL, BENJAMIN.

Sir ASGILL.

Quoi ! c'est toi, Benjamin ? . . . c'est toi qui, dans ce lieu,  
Vient jouir dans mes bras de mes derniers adieux !  
Ah ! soulage mon cœur, parle-moi de ma mère ;  
Que fait en ce moment une tête si chère ?  
Que fait ma sœur ? hélas ! m'ont-elles pardonné ?  
Savent-elles combien je suis infortuné ?

BENJAMIN.

L'absence, ce creuset de l'amitié parfaite,  
N'a fait que redoubler leur tendresse inquiète :  
Depuis votre départ, chaque jour avec lui  
A ramené le cours de leur mortel ennui.  
Redemander au ciel, l'un un fils, l'autre un frère,  
Telle est, depuis ce jour, leur unique prière.  
Des présages affreux, des songes effrayans



N'ont cessé de répondre à leurs vœux impuissans.  
 Mais, Asgill, repandez à mon inquiétude ;  
 Pourquoi s'appesantit sur vous la servitude ?  
 Je ne vois que vous seul renfermé dans ces lieux ,  
 Pour vous seul Washington serait-il rigoureux ?

Sir A S G I L L .

Quoi ! jusqu'en ma prison a pu percer ton zèle ,  
 Sans avoir soupçonné ma disgrâce cruelle ?  
 L'imagination te prêtant ses pinceaux ,  
 Rassemble sur ma tête à-la-fois tous les maux ,  
 Et tu ne formeras qu'une image imparfaite  
 Du malheur inoui que le destin m'apprête.  
 Apprend , cher Benjamin , apprend , non sans frémir ,  
 Que sur un vil poteau ton maître va périr.

B E N J A M I N .

O ciel ! qu'ai-je entendu ? c'est dans l'ignominie  
 Que va se terminer le cours de votre vie !  
 Quel crime vous entraîne à cette horrible mort ?

Sir A S G I L L .

C'est le crime d'autrui qu'en moi punit le sort.  
 Un barbare de sang et de carnage avide ,  
 Furieux avec art, froidement homicide ,  
 Lâche persécuteur du nom Américain ,  
 A , du sang d'un captif , osé rougir sa main.  
 Washington , sans délai , prétend à la vengeance ;  
 Le sang du meurtrier doit laver cette offense ;  
 Il demande sa vie au général Clinton.  
 Un refus obstiné de lui faire raison ,  
 Le force à la chercher dans un moyen extrême ;  
 On refuse justice , il se la fait lui-même.  
 Le droit de représaille à ses yeux vient s'offrir ;  
 C'est de nos cruautés qu'il vient de l'acquiescer.  
 Un de ses prisonniers doit répondre du crime ,  
 Et c'est moi que le sort a choisi pour victime.

B E N J A M I N .

O jour trop lamentable ! ô jour de désespoir !  
 Il est donc des malheurs qu'on ne saurait prévoir !  
 ô sœur infortunée ! ô malheureuse mère !  
 Et c'est moi qui d'Asgill viens combler la misère !



Sir A S G I L L.

De nouveaux coups du sort tu viens me menacer ;  
Par quel endroit , hélas ! pourrait-il me blesser ?  
Tu peux parler.

B E N J A M I N.

Asgill , redoutez de m'entendre ;  
Je puis encor frapper un cœur sensible et tendre.  
Si je vous annonçais , pour témoins de vos maux ,  
Celles dont votre absence a troublé le repos ;  
Si , n'ayant pu dompter un désespoir extrême ,  
La mère d'Henriette , Henriette elle-même ,  
Venaient vous étonner de leurs justes clameurs ,  
N'éprouveriez-vous pas de nouvelles douleurs ?

Sir A S G I L L.

O ciel ! un froid mortel a passé dans mes veines !  
Qu'as-tu dit ?

B E N J A M I N.

Partager le fardeau de vos chaînes ,  
Ou plutôt les briser , tel était leur espoir.  
Il les a fait céder au besoin de vous voir.

Sir A S G I L L.

Ciel ! elles sont ici ! je succombe à mes peines :  
C'en est trop , en effet , pour des forces humaines.  
Quoi ! parmi mes bourreaux leurs cris retentiront !  
Avec le sang d'Asgill leurs pleurs se mêleront !  
Je ne puis soutenir cette horrible pensée ,  
Et la mort qui m'attend va se voir devancée.  
Vas , cours , amène-les , Benjamin ; que mon cœur ,  
Dans leurs embrassemens , se brise de douleur ;  
Et puisque le destin a demandé ma tête ,  
Que mon dernier soupir . . . Cher Benjamin , arrête.  
Qu'ai-je dit ? insensé ! . . . Plus sensibles que moi ,  
Elles mourraient , hélas ! de tendresse et d'effroi.  
Mon sang , à Washington , oui , mon sang doit suffire.  
Ami , ne permets pas que sous leurs yeux j'expire ;  
Que des objets si chers , que de si chers témoins ,  
De ce camp ennemi , s'éloignent par tes soins.  
Que l'erreur , une fois , soit utile à la terre :  
Dis-leur qu'en ce moment je suis en Angleterre ;



Dis-leur que leur retour est l'objet de mes vœux ;  
 Trompe-les , en un mot , c'est tout ce que je veux.  
 Tu forceras ainsi leur généreux courage  
 A s'éloigner d'Asgill , à quitter ce rivage. . . .  
 Je ne les verrai plus. . . . il y faut renoncer.  
 Adieu ; tu ne saurais , ami , trop te presser.  
 Différer un instant , c'est doubler mon supplice.

B E N J A M I N .

Pourrai-je m'acquitter d'un si pénible office ?  
 Comment cacher , hélas ! mon trouble , mon tourment ?

Sir A S G I L L .

Obéis , Benjamin ; ne perds pas un moment.

B E N J A M I N .

Il faut donc vous quitter ! . . . .

Sir A S G I L L .

Après ce coup terrible ,

Je suis trop malheureux pour être encor sensible.  
 Va , j'irai désormais au-devant de mon sort :  
 Sans m'arracher la vie , on m'a donné la mort.

*Fin du premier Acte.*



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Lady ASGILL, Miss HENRIETTE.

Lady ASGILL.

MA fille, où sommes-nous ? pourquoi ce jour prospère  
N'a-t-il pas à nos yeux offert encor ton frère ?  
N'est-ce pas là le camp de ce fameux guerrier,  
Dont le bonheur fatal fit mon fils prisonnier ?  
A mes embrassemens qui peut donc le soustraire,  
Et prolonger ainsi ma trop longue misère ?  
O mon fils ! c'est ici que je dois te revoir ;  
Le sort s'apprête-t-il à trahir mon espoir ?  
En vain notre courage a-t-il fait disparaître  
L'espace qu'entre nous la mer avait su mettre ;  
De la Tamise encor verrais-je ici le cours,  
Et serais-je réduite à desirer toujours ?

Miss HENRIETTE.

Après avoir de près vu cent fois le naufrage,  
Enfin nous achevons un pénible voyage.  
Nous demandons Asgill, à peine on nous répond ;  
Un air embarrassé, nous glace et nous confond.  
Notre abord déconcerte, on craint notre présence ;  
Pour nous montrer Asgill personne ne s'avance :  
Et si quelqu'intérêt nous est manifesté,  
Pour être naturel, il est trop concerté.  
Asgill n'est plus en proie aux fureurs de la guerre ;  
Mais n'est-il qu'un moyen d'ensanglanter la terre ?  
N'a-t-on des ennemis qu'au milieu des combats ?  
Ah ! les plus dangereux sont ceux qu'on ne voit pas.  
Je nourris, il est vrai, la plus douce espérance ;  
Mais auprès d'elle, hélas ! siège la défiance.



Lady A S G I L L.

De ces réflexions mon cœur s'est occupé ;  
 Comme le tien , ma fille , il s'en est vu frappé.  
 Pourquoi ce Washington , qu'on nous dit équitable ,  
 Qu'on nous peint vertueux , est-il inabordable ?  
 Dans les droits qu'il défend , ceux de la liberté ,  
 Trouverait-il d'excuse à tant d'austérité ?  
 Pourrait-il repousser les desirs d'une mère ?  
 Aux cœurs républicains la nature est si chère !  
 Hélas ! c'est par pitié , peut-être , qu'on se tait ,  
 Qu'on garde sur mon fils un funeste secret.  
 A nos pressentimens faudra-t-il croire encore ,  
 Et redouter sans cesse un malheur qu'on ignore ?

Miss HENRIETTE.

Si mes soins empressés. . . . Mais voici Benjamin.

## SCÈNE II.

Lady A S G I L L , Miss HENRIETTE , BENJAMIN.

Lady A S G I L L.

ENFIN d'un fils trop cher connais-tu le destin ?

B E N J A M I N ( à part. )

Qui pourra me tirer d'un pas si difficile ?  
 Je vais trahir Asgill... (haut.) Un voyage inutile ,  
 Et bien infortuné , par vous fut entrepris :  
 Vous venez dans ces lieux chercher un frère , un fils ;  
 Vous ne trouverez pas une tête si chère.  
 Il quitte. . . . il a quitté cette terre étrangère ;  
 Le sort a mis un terme à sa captivité. . . .  
 Il a bien chèrement payé sa liberté !

Lady A S G I L L.

Il est libre , dis-tu ? Quoi ! sa chaîne est brisée !  
 Le prix de sa rançon occupe ta pensée !  
 Il est libre ! ô mon fils ! ah ! courons sur ses pas. . . .  
 Mais pourquoi ces soupirs ? pourquoi cet embarras ?

B E N J A M I N.



DRAME.

BENJAMIN.

Le prix de sa rançon. ....

Miss HENRIETTE.

Qu'importe de l'apprendre ?  
Apprends-nous dans quels lieux mon frère a pu se rendre.  
Apprends-nous quel trajet le sépare de nous ;  
S'il faut encor des mers braver le vain courroux ?  
Dis-nous. ....

BENJAMIN.

O malheureux ! ...

Ladi ASGILL.

Son silence m'éclaire.  
Enfonce le poignard dans le cœur d'une mère ;  
Cesse de vains efforts ; tu ne peux la tromper.

Miss HENRIETTE.

Des pleurs sont de tes yeux prêtes à s'échapper ;  
Ah ! laisse-les couler , et parle sans contrainte.

BENJAMIN.

Je ne puis soutenir une plus longue feinte.

Miss HENRIETTE.

Asgill est-il vivant ?

BENJAMIN.

Plût au ciel qu'il fût mort  
Au milieu des combats ! ... vous béniriez son sort.

Ladi ASGILL.

O jour de désespoir ! ...

BENJAMIN.

L'objet de tant d'allarmes  
Ne fut jamais , hélas ! si digne de vos larmes.  
Comme vous sans reproche , innocent comme vous ,  
Du destin en fureur il éprouve les coups.  
Washington veut venger un de ses capitaines ,  
Imolé par l'Anglais , dont il portait les chaînes ;  
Il demande à Clinton le lâche meurtrier ;  
Clinton , par un refus , aigrit son cœur altier.  
Par un crime semblable il veut punir le crime ;  
Entre ses prisonniers il cherche une victime :



A l'instant même au sort le choix en est commis ,  
Et le sort a nommé . . .

Miss H E N R I E T T E .

Quoi ? mon frère !

Ladi A S G I L L .

Mon fils !

B E N J A M I N .

Juste ciel ! quel aveu ! quel combat te prépare ,  
O malheureux Asgill , un aveu si barbare !

Ladi A S G I L L .

Dieu ! que viens-je d'entendre ! et je puis exister !  
A la foudre qui frappe on peut donc résister ?  
Nature , tu frémis : tendresse maternelle ,  
As-tu reçu jamais atteinte plus mortelle .

Miss H E N R I E T T E .

Le voilà donc enfin , ce coup si redouté ,  
Qui nous blessa long-tems avant d'être porté !  
Qu'as-tu dit , Benjamin ? Quelle horrible lumière ! . . .  
Est-ce ainsi que le ciel devait me rendre un frère ?

Ladi A S G I L L .

Quoi ! c'est de son trépas pour nous rendre témoins ,  
Que le ciel , sur nos jours , prodigua tant de soins !  
Ainsi donc il voulait augmenter son supplice !

Miss H E N R I E T T E .

Le ciel , de tant d'horreurs peut-il être complice ?

Ladi A S G I L L .

Que fait Asgill , hélas ! dans ces affreux momens ?  
Ah ! sa douleur , sans doute , égale nos tourmens .

B E N J A M I N .

Il aurait sans effroi vu finir sa carrière ,  
S'il eût su loin de lui votre fille et sa mère .  
Votre abord dans ces lieux est un poids pour son cœur ,  
Qui seul lui fait sentir l'excès de son malheur .  
A des soins généreux s'il a droit de s'attendre ,  
Qu'à le voir votre amour se garde de prétendre .



DRAME.

Pour lui, la mort n'est rien; mais vos regrets amers  
Lui feraient éprouver mille trépas divers.  
Dans ses derniers instans laissez-lui son courage;  
S'il craignait de mourir, ce serait votre ouvrage.  
Sans l'accabler du poids de vos derniers adieux,  
Si vous daignez m'en croire, il faut quitter ces lieux.

Miss HENRIETTE.

Abandonner Asgill! ah! je prétends le suivre;  
Sa mort sera la mienne. Eh! pourquoi lui survivre?

Ladi ASGILL.

Oui, nous serons unis; et la mort, en ce jour,  
Fera ce que n'a pu l'effort de notre amour.  
Tu vas autour de toi multiplier les crimes,  
Washington, il te faut immoler trois victimes.

BENJAMIN.

C'est lui-même.

SCÈNE III.

Ladi ASGILL, Miss HENRIETTE, WASHINGTON père,  
BENJAMIN.

Ladi ASGILL.

VIENT-IL jouir de nos douleurs?

WASHINGTON père.

A vos larmes, Madame, on vient mêler des pleurs.

Ladi ASGILL.

Aux maux que nous souffrons, quoi! vous êtes sensible?  
Vous qui les enfantez; vous, dont l'arrêt terrible,  
Aveugle et triste fruit d'un courroux impuissant,  
Absout le criminel, et punit l'innocent!  
Sur le sort de mon fils vous n'osiez me répondre:  
Quel objet, en effet, devoit plus vous confondre?  
Eh! pourquoi, sous l'aspect d'un vain ménagement,  
Témoigner des bontés que la rigueur dément?  
Lorsqu'à verser mon sang votre main se prépare,  
Vous sied-il de vouloir vous en montrer avare?



WASHINGTON père.

J'excuse les transports de vos justes douleurs,  
Et laisse un libre cours aux accens de vos cœurs.  
Je sais, quand elle parle, écouter la nature,  
Et suis loin de vouloir étouffer son murmure.  
Mais, Madame, croyez qu'en cette extrémité,  
J'obéis à la loi de la nécessité.  
L'Anglais prétend traiter avec un peuple esclave;  
Son orgueil méprisant nous insulte et nous brave.  
Vous savez sous quel joug, quels fers humilians,  
Sa jalouse fierté nous a tenus long-tems.  
Ce tems n'est plus, Madame, et l'affreux esclavage  
S'est enfui pour jamais à la voix du courage.  
Mais quel serait le fruit de notre liberté,  
Si nous n'aspirions pas à cette égalité,  
Qui balance les droits des peuples de la terre?  
Nous sommes désormais rivaux de l'Angleterre.  
Si la fière Albion prétend nous outrager,  
Nous comptons dans nos droits celui de nous venger.  
Ainsi donc, quand Huddi succomba sous un traître,  
Notre ressentiment dut se faire connaître.  
Je serais digne encor du joug que j'ai quitté,  
Si par nous cet affront eût été supporté.  
A tout peuple, l'honneur est un bien nécessaire;  
Mais d'un peuple naissant, c'est le dieu tutélaire.  
De mes cris redoublés l'Europe a retenti;  
L'Anglais, l'injuste Anglais ne s'est pas démenti:  
Il n'a vu dans mes vœux que les vœux d'un rebelle;  
D'un rebelle vaincu soutenant la querelle.  
Quel exemple effrayant, si cette atrocité  
Eût été soutenue avec impunité!  
Nos captifs, tour-à-tour, devenaient la victime  
De tyrans sans pudeur, de l'audace et du crime.  
J'ai dû, pour réprimer ces coupables fureurs,  
Contenir par l'effroi de cruels agresseurs:  
C'est à votre parti que vous devez vous plaindre;  
A m'armer contre vous ils ont su me contraindre.  
D'ailleurs, un peuple entier a tracé mon devoir;  
C'est à moi d'obéir, c'est à lui de vouloir.



Ai-je pu repousser sa volonsé suprême,  
 Quand je suis prêt, pour elle, à m'immoler moi-même?  
 La raison vient plaider ma cause devant vous:  
 Est-ce ainsi qu'en agit un aveugle courroux?  
 Malheureux en ce point; oui, malheureux moi-même,  
 Que ma vengeance atteigne un prisonnier que j'aime!  
 Vous ignorez, hélas! quel intérêt puissant  
 M'a toujours inspiré ce captif innocent.  
 Dans le fond de mon cœur que ne pouvez-vous lire!  
 Vous verriez quel tourment, quelle horreur le déchire,  
 Quelle haine je porte à ce chef odieux,  
 Complice des brigands, et plus coupable qu'eux.

Ladi A S G I L L.

C'est donc en vain, mon fils, qu'auront coulé mes larmes,  
 Ah! je sens, s'il se peut, redoubler mes alarmes:  
 Plus voilà de raisons pour vous justifier,  
 Moins vous perdrez de temps à le sacrifier.  
 Si sa mort n'eût été que l'effet d'un caprice,  
 Mes efforts auraient pu le sauver du supplice:  
 Mais si le premier pas de votre liberté,  
 Par le sang de mon fils, doit être cimenté,  
 Tout espoir m'est ravi....

Miss H E N R I E T T E.

L'injustice se lasse;

L'innocence, à ses yeux, peut enfin trouver grace.  
 L'assassin de Huddi peut vous être livré;  
 Que le trépas d'Asgill soit au moins différé!  
 Quand il ne sera plus, me rendrez-vous mon frère?

W A S H I N G T O N père.

A son sort, Washington fit tout pour le soustraire.  
 Huddi! combien de jours ont suivi ton malheur!  
 Ah! sa cendre indignée accuse ma lenteur.  
 Que n'ai-je pas tenté pour obtenir vengeance?  
 L'injustice a trahi mon active constance.  
 Cependant de mes soins je me suis délié;  
 Un dernier s'est offert, il vient d'être employé.  
 Apprenez, en effet, que deux cents capitaines,  
 Tous compagnons d'Asgill, et partageant ses peines,  
 Sont venus me prier de les laisser partir.  
 Dans le camp de Clinton nous voulons parvenir,



Se sont-ils écriés, lui reprocher sa honte ,  
 Le presser de nous rendre une justice prompte ;  
 Si le lâche assassin ne nous est pas remis ,  
 L'arracher à l'instant des mains de ses amis ;  
 Dans ce camp , à vos yeux , avec lui reparaitre ,  
 Ou céder aux périls que l'audace fait naître.  
 Comptez que la mort seule aura fixé nos pas ,  
 Si le quatrième jour ne nous ramène pas.  
 Leur générosité m'en impose à moi-même ;  
 Je reconnois l'honneur à ce courage extrême ;  
 A leur noble amitié j'applaudis par mes vœux ;  
 Ils partent.... J'attendais un succès digne d'eux :  
 Mon espérance est vaine , et la quatrième aurore  
 Nous luit, sans qu'aucun d'eux soit de retour encore.  
 A ce trait vous devez connaître Washington.  
 Que la nature en vous laisse agir la raison ;  
 Ne lui refusez pas au moins un peu d'estime ;  
 Dans un acte forcé, ne voyez plus un crime.  
 Après ce que j'ai fait, qui pourrait ne pas voir  
 Que différer encor n'est pas en mon pouvoir ?  
 Fuyez, quittez des lieux dont l'aspect ne présente,  
 A vos yeux déchirés, que trouble et qu'épouvante ;  
 Fuyez, portez vos pas vers de plus doux climats.

Ladi A S G I L L .

S'il nous reste un chemin, c'est celui du trépas.

#### S C E N E I V .

Ladi ASGILL, Miss HENRIETTE, WASHINGTON *père*,  
 WASHINGTON *fils*, BENJAMIN.

WASHINGTON *fils*.

A ces fronts abaissés, ces humides paupières,  
 Qui laissent échapper des larmes trop amères,  
 Je vois avec douleur que votre fermeté,  
 Se couvrant du manteau de l'austère équité,  
 Vient d'entendre sans fruit leur ardente prière.  
 Ah ! pour les vœux d'un fils montrez-vous moins sévère.  
 Daignez vous rappeler le tendre attachement  
 Qu'entre Asgill et ce fils forma le sentiment,



Aussi-tôt que le sort les offrit l'un à l'autre ;  
 Que cet attachement fut nourri par le vôtre ;  
 Et de tous les captifs qu'a faits notre valeur ,  
 Qu'Asgill a trouvé seul l'accès de votre cœur.  
 Ne le distinguez-vous d'une foule captive ,  
 Que pour frapper sur lui d'une main plus active ?  
 Et ne me laissez-vous connaître l'amitié ,  
 Que pour me dérober ce trésor sans pitié ?

Ladi A S G I L L.

Au milieu de ce camp où sa mort se prépare ,  
 En faveur de mon fils quelle voix se déclare ?  
 Quand sa mère et sa sœur éprouvent un refus ,  
 Quels soins pourraient , hélas ! n'être pas superflus !

W A S H I N G T O N *père.*

Oui , j'aime à le redire , Asgill m'avait su plaire ;  
 Sa vertu , sa valeur , son noble caractère ,  
 Ecartant de mes yeux les traits d'un ennemi ,  
 Il fut un fils pour moi , pour mon fils un ami.  
 Mais ces doux sentimens , qu'il m'a trop fait connaître  
 Quand parle le devoir , peuvent-ils réparer ?  
 En moi l'homme public combat l'homme privé :  
 Si j'écoutais mon cœur , Asgill serait sauvé ;  
 Mais l'intérêt commun , dont je deviens l'organe ,  
 Enchaîne tous mes vœux , et par moi le condamne.  
 Malheureux instrument , j'obéis à regret ;  
 Tout haut je le proscriis , et l'absous en secret.

W A S H I N G T O N *fils.*

Ce nom trop imposant de vengeance publique ,  
 Ce que vous appelez un devoir politique ,  
 N'est du forfait anglais qu'une imitation.  
 De la vertu craignez ici l'illusion.  
 Livrer un prisonnier aux traits de la vengeance ,  
 C'est de vos ennemis couvrir la violence.  
 Mettez entre eux et vous l'espace le plus grand ;  
 Ils ont été cruels , et vous , soyez clément.  
 Ah ! donnez des leçons , et n'imitiez personne.  
 La faiblesse se venge , et la force pardonne.  
 Par le noir attentat d'un vil réfugié ,  
 L'honneur américain peut-il être souillé ?



Pour effacer l'affront dont rougit l'Angleterre ,  
Du noble sang d'Asgill faut-il souiller la terre ?

WASHINGTON père.

Quoi donc ! si l'on t'en croit , l'objet infortuné  
Qu'immola la fureur d'un brigand forcené ,  
En vain réclamera ma trop lente justice ,  
Et de son meurtrier je serai le complice !  
Du plus noir attentat , ma faible lâcheté  
Consacrerait ainsi l'affreuse impunité !  
Quelle horreur , juste ciel ! et mon fils la propose !  
C'est lui , de Lépincot , lui qui plaide la cause !  
Ah ! l'amitié t'égare.....

WASHINGTON fils.

O mon père ! arrêtez.

Non , vous ne croyez pas ce que vous m'imputez.  
Qui , moi , le défenseur d'un barbare homicide ,  
Dont la fureur surprend plus qu'elle n'intimide !  
Ah ! c'est calomnier mes sentimens , mes vœux.  
Plus je hais Lépincot , plus il m'est douloureux  
De voir le jeune Asgill , innocente victime ,  
Contraint de supporter la peine de son crime.  
Qui massacra Huddi ? qui nous fit cet affront ,  
Dont je sens malgré moi rougir encor mon front ?  
Le traître Lépincot nous fit seul cette offense ;  
Il doit être le seul qu'atteigne la vengeance.  
Pourquoi si promptement renoncer à l'espoir  
D'exercer quelque jour sur lui notre pouvoir ?  
Le sort quitte un parti pour favoriser l'autre ;  
Huddi fut prisonnier , il peut être le nôtre.  
Alors vous serez juste , alors vous punirez  
Celui qui se joua des droits les plus sacrés.  
Mais si portant le poids d'un courroux politique ,  
Le sang de l'innocence arrose l'Amérique ,  
Quand le crime est vengé , le coupable est absous ,  
A Lépincot captif quels coups porteriez-vous ?  
D'un tardif repentir sentant la vive atteinte ,  
Vous entendriez d'Asgill une éternelle plainte.  
Prévenez , prévenez d'inutiles regrets ;  
Suivez de votre cœur les mouvemens secrets ;



La raison d'état n'est souvent qu'une imposture;  
 Respectez l'amitié, respectez la nature,  
 Respectez, Washington... je vous vois balancer...!  
 Un faible espoir nous luit... faut-il y renoncer?

Ladi ASGILL (*à genoux*).

Ah! ne méprisez pas les larmes d'une mère!

Miss HENRIETTE (*dans la même attitude*).

Ecoutez une sœur qui redemande un frère!

WASHINGTON *père*.

Je ne sais où j'en suis, et mon cœur combattu,  
 Au milieu des écueils, doute de sa vertu.

WASHINGTON *fil*.

O mon père! écoutez votre cœur, la justice!

WASHINGTON *père*, (*en s'échappant*).

Laissez-moi... Je serais bientôt votre complice.

### SCÈNE V.

Ladi ASGILL, Miss HENRIETTE, WASHINGTON *fil*,  
 BENJAMIN.

WASHINGTON *fil*.

Sur le point de céder, il nous échappe, hélas!

Ladi ASGILL.

Un semblable moment ne se retrouve pas.

WASHINGTON *fil*.

Je mettrai tous mes soins à le faire renaître:  
 Je sens, à ce succès, mon courage s'accroître.  
 Continuons sur lui nos efforts concertés:  
 Puisque mon père fuit, nous sommes redoutés;  
 Vous avez vu, du moins, qu'il n'est pas insensible.

Miss HENRIETTE.

Ciel! le salut d'Asgill serait encor possible!  
 Combien nos cœurs devraient à son libérateur!  
 Ah! je n'ose embrasser un espoir si flatteur.

WASHINGTON *fil*.

Que ne peuvent les soins d'une amitié fidèle!



ASGILL,

Ladi ASGILL,

Ma vie est attachée à l'ardeur de son zèle.

WASHINGTON fils.

Puissé-je conserver des jours si précieux !

Je cours importuner mon père de mes vœux ;

Ils sauront amollir sa barbare constance.

Qu'en vos cœurs cependant pénètre l'espérance,

Et que ses purs rayons dissipent pour jamais

Le voile de l'effroi dont se couvrent vos traits.

---

## SCÈNE VI.

Ladi ASGILL, Miss HENRIETTE, BENJAMIN.

Ladi ASGILL.

Que sa tendre amitié nous devient précieuse !

De deux cœurs assortis union généreuse,

Sentiment aussi vif, plus noble que l'amour,

C'est de toi que j'attends mon salut en ce jour !

Miss HENRIETTE.

Ah ! craignez de nourrir une espérance vaine ;

Quand elle est abusée, elle augmente la peine.

Dans les replis d'un cœur faiblement agité,

J'ai vu de Washington l'inflexibilité.

C'en est fait, et d'Asgill s'apprête le supplice.

Anglais, cruels Anglais, quel affreux précipice,

Contre la liberté tes jaloux attentats,

Tes efforts impuissans, ont creusé sous nos pas !

Pour la dernière fois allons revoir mon frère.

BENJAMIN.

Ah ! daignez écouter un conseil salutaire.

Au destin qui l'attend Asgill peut échapper ;

Mais si du coup mortel il doit se voir frapper,

Pourquoi de son malheur augmenter la mesure ?

C'est, éroyant y céder, outrager la nature.

Abandonnez des lieux témoins de tant d'horreurs ;

Au sein de vos amis venez sécher vos pleurs.



DRAME.

Ladi ASCILL.

Où respire mon fils, c'est là notre patrie ;  
Où ses jours s'éteindront, là nous perdrons la vie ;  
Et je l'estime assez pour croire que son cœur,  
À mourir avec nous, trouve quelque douceur.

Miss HENRIETTE.

Allons, allons mêler nos pleurs avec ses larmes,  
Augmenter notre effroi de ses vives alarmes,  
Partager avec lui la honte de ses fers ;  
Savourer les horreurs du plus affreux revers,  
Aigrir notre douleur en la rendant commune,  
A force de souffrir défil la fortune,  
Et nous pressant ainsi vers nos derniers moments,  
Expirer tous les trois dans nos embrassements.

*Fin du second Acte.*

---

ACTE III.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

ASCILL, seul.

A me vœux Benjamin s'est trouvé trop fidèle :  
Dans ses funestes soins il a trop mis de zèle.  
De quel coup, juste ciel ! il vient de me frapper !  
Fallait-il employer tant d'art à les tromper !  
Dans mon cœur combattu le sien n'a pas su lire,  
Et son erreur me livre au plus cruel martire.  
Ce qui formait tantôt le plus doux de mes vœux  
Me trouble et me confond... Quel départ !... quels adieux !  
Elles étaient si près et d'un fils et d'un frère !  
Pourquoi me dérober un moment si prospère ?  
Quoi ! du sein maternel j'allais être pressé  
Pour la dernière fois, et je l'ai repoussé !  
Qu'ai-je fait fait ? malheureux ! et quel affreux murmure  
Fait au fond de mon cœur entendre la nature !  
O vous, que vainement rappellent mes regrets,



Le vôtre s'est mépris à ses accens secrets!  
 Abandon déplorable! indifférence extrême!  
 J'en suis digne, je fus indifférent moi-même,  
 Quand, serre dans leurs bras, inondé de leurs pleurs,  
 J'osai leur résister, et bravai leurs docteurs.  
 Oui, fuyez mon malheur, revoyez l'Angleterre:  
 Fuyez Asgill, fuyez cette coupable terre.  
 Le bonheur peut encor luire à vos yeux charmés;  
 Que la paix soit rendue à vos cœurs alarmés:  
 D'un ingrat, s'il se peut, oubliez la mémoire:  
 Que mon sort lamentable... ô ciel! puis-je le croire?  
 Je les vois s'avancer... ô bonheur! ô tourment!  
 Ce sont-elles! Quel doux et barbare moment!

## SCÈNE II.

A S G I L L, Ladi A S G I L L, Miss H E N R I E T T E.

Ladi A S G I L L.

OBJET infortuné de ma vive tendresse,  
 O mon fils! dans mes bras est-ce toi que je presse?

Miss H E N R I E T T E.

Cher et malheureux frère!...

A S G I L L.

O ma mère! ô ma sœur!  
 Ce ciel me donne encore un instant de bonheur.  
 Aux horreurs de mon sort, au désespoir livrée,  
 Mon ame à ce bienfait n'était pas préparée.  
 Oppressé par le poids du plus doux sentiment,  
 Je succombe à l'excès de mon saisissement.

Ladi A S G I L L.

Pour un cœur plein de toi, que cette vue est chère!

Miss H E N R I E T T E.

Quel bonheur! je me vois dans les bras de mon frère!  
 De le goûter long-temps faut-il perdre l'espoir?

A S G I L L.

Pourquoi troubler ainsi la douceur de nous voir?



Ah ! laissez-moi jouir d'une faveur si pure,  
Qu'accordent à mon cœur le sort et la nature.

Miss HENRIETTE.

A ces tendres transports comment s'abandonner,  
Lorsque je vois l'instant qui vient les terminer ?  
Lorsqu'un arrêt dicté par un juge barbare,  
Te condamne au supplice, et de nous te sépare ?

ASCILL.

Je l'avais oublié dans vos embrassements,  
Cruelle ! à la tendresse offrons tous nos moments.

Ladi ASCILL.

Sans doute Washington lui peut ôter la vie ;  
Mais nous en séparer ! mon amour l'en défie.  
Le coup qui va fixer le nombre de ses jours,  
Des miens déjà trop longs terminera le cours.

ASCILL.

Voilà ce que j'ai craint. O trop fatale vue !  
Bien mieux que les bourreaux votre douleur me tue.  
Quel découragement vous jetez dans mon cœur !  
Dans ce cœur qui ne sent que votre seul malheur !  
Le trépas n'est, hélas ! qu'un rapide passage ;  
A le voir sans pâlir j'exerçais mon courage ;  
Le succès répondait à mes efforts constants ;  
Mais vos regrets amers, vos regrets éclatans,  
Vos pleurs viennent me rendre à toute ma faiblesse.

Miss HENRIETTE.

Je ne puis ni ne veux contraindre ma tendresse.

ASCILL.

Ah ! par pitié pour moi, qu'un peu de fermeté  
Voile à vos yeux l'horreur de ce jour redouté ;  
Par pitié, mettez moins d'amertume à vos larmes :  
Peut-être alors mon cœur y trouvera des charmes ;  
Il reprendra sa force, et mes sens raffermis  
Vaincront avec fierté mes destins ennemis.  
Quand épris follement d'une ardeur martiale,  
Que le sort a rendue à tous trois si fatale,  
Je partageai l'espoir des Anglais orgueilleux,  
Qui prétendaient remettre un peuple généreux



Sous le joug qu'a brisé sa légitime audace ;  
 Quand vos cœurs dans le mien n'ont point trouvé de place ;  
 Et quand j'ai cru courir à la célébrité ,  
 En employant mon bras contre la liberté ;  
 J'ai dû périr , et vous , écarter l'espérance  
 De voir jamais finir ma déplorable absence ;  
 Et si le ciel encor nous rassemble une fois ,  
 Il a voulu pour nous déroger à ses lois.  
 Quels périls , en effet , j'ai surmontés sans cesse !  
 Surmontons à son tour une indigne faiblesse ;  
 Que vos pleurs soient l'effet d'un tendre souvenir  
 Pour des malheurs passés , et non pas à venir.

Ladi A S G I L L.

Quand ton sang jaillira sur ta mère éplorée ,  
 Quand il viendra couvrir ta sœur désespérée ,  
 Ne serons-nous témoins que d'un appareil vain ?  
 N'éprouverons-nous pas un malheur trop certain ?

A S G I L L.

O ciel ! prétendez-vous me conduire au supplice ?  
 A des cœurs endurcis laissez ce triste office.  
 Si vous aimez Asgill , s'il vous est encor cher ,  
 Accordez à ses vœux le droit de vous toucher ;  
 Daignez remplir , hélas ! ma dernière espérance ;  
 Quittez des lieux que doit redouter l'innocence :  
 Mon courage , avec vous , pourrait se démentir ;  
 Souffrez que , loin de vous , j'aie à apprendre à mourir.

Ladi A S G I L L.

Tu l'apprendras de nous. Oui , mon fils , c'est ta mère  
 Qui prétend te donner cette leçon dernière.  
 Avant de te frapper , les lâches assassins ,  
 Dans le sang de ta mère auront trempé leurs mains.  
 Oui , je te servirai de défense et d'égide ;  
 Objet inattendu de leur rage homicide ,  
 Quand les bourreaux sur toi se précipiteront ,  
 C'est ta mère , c'est moi , moi qu'ils immoleront !  
 Barbare Washington ! en m'arrachant la vie ,  
 Ta vengeance sera doublement assouvie.  
 O mânes de Huddi ! vous serez indignés ,  
 Dans le sang d'une femme ils se seront baignés ?



ASCILL. O ma mère ! calmez ce désespoir horrible.  
Henriette !...

Miss HENRIETTE.

Crois-tu que ta sœur moins sensible,  
A des vœux différens puisse livrer son cœur ?

ASCILL.  
Chaque instant de mon sort semble augmenter l'horreur.  
Trop faible Benjamin !... Mais vers nous il s'avance.  
Il ne doit pas s'attendre à ma reconnaissance.

SCÈNE III.

ASCILL, Ladi ASCILL, Miss HENRIETTE,  
BENJAMIN.

ASCILL.

De l'indiscrétion contemple les effets ;  
Vois, calcule les maux qu'ici tu nous a faits,  
Pour n'avoir pas suivi ma volonté dernière.  
A mes desirs pourquoi te montrer si contraire ?  
Tes soins, en les trompant, devaient les éloigner ;  
Que de larmes ton zèle eût su nous épargner !

BENJAMIN.

Du trouble de mes sens si j'avais été maître,  
Vous ne les eussiez pas devant vous vu paraître :  
Mais par le sentiment trahi, déconcerté,  
Ce funeste secret a bientôt éclaté.  
A mille questions obligé de répondre,  
Pressé de tous côtés, je me suis vu confondre.  
Quand on craint, quand on aime, on est si déhant !  
L'instinct de la nature est enfin si puissant !...

Miss HENRIETTE.

Quand il n'eût pas parlé, ta triste destinée  
N'en eût pas de nos cœurs été moins devinée.

BENJAMIN.

Ah ! calmez votre effroi. Pourquoi désespérer  
D'un salut que ce jour enfin peut éclairer ?



Le fils de Washington a pris votre défense ;  
 Quels droits à l'amitié , protégeant l'innocence !  
 Le père porte un cœur que l'âge a pu glacer ;  
 Qui croit à la vertu ne peut y renoncer :  
 Sa gloire lui défend cet acte de vengeance.  
 Mais ce qui doit sur-tout nourrir votre espérance ,  
 C'est de vos compagnons le rare dévouement.  
 Le ciel doit sa faveur à leur zèle éclatant.  
 Oui , de Clinton sans doute ils obtiendront le traître ,  
 Et bientôt , dans ces lieux , vous les verrez paraître :  
 Peut-être en ce moment sont-ils près d'arriver.

A S G I L L.

Que dis-tu , Benjamin ? Ils sont allés braver ,  
 Dans le camp des mutins , leur factieuse rage ?

B E N J A M I N.

Vous ignorez encor ce trait de leur courage !

A S G I L L.

Washington a permis....

B E N J A M I N.

C'est en les admirant ,  
 Qu'il a pressé lui-même un départ si touchant.

A S G I L L.

Juste ciel ! à qui dois-je accorder plus d'estime ?  
 Que de vertus , souvent , fait éclore le crime !  
 S'il est dû des succès aux généreux humains ,  
 Leur zèle , leurs efforts ne sauraient être vains.  
 D'un poids bien accablant mon ame est soulagée ;  
 J'ai cru , dans mon malheur , l'amitié négligée :  
 La vôtre , ô mes amis ! m'a noblement trompé.  
 Pardonnez un murmure à l'erreur échappé.

Ladi A S G I L L.

S'ils sont allés combattre un destin si funeste ,  
 La gloire les attend , et le malheur nous reste.  
 S'ils devaient reparaître , ils seraient de retour ;  
 Le délai qu'ils ont pris finit avec le jour.

A S G I L L.

Il faut tout espérer d'un courage sublime ;  
 Le ciel , en les guidant , veut épargner un crime.

Washington !



Washington ! je croyais que complice du sort,  
Avec acharnement tu poursuivais ma mort.  
Son cœur a séparé le devoir de la haine ;  
Il plaint mon innocence, il partage ma peine ;  
Par sa présence, hélas ! il craint de l'aggraver ;  
Et bien qu'il me condamne, il voudrait me sauver.  
Mais mon ami paraît.

SCÈNE IV.

ASGILL, Lady ASGILL, Miss HENRIETTE,  
WASHINGTON *fils*, BENJAMIN.

ASGILL.

VENEZ, ami sincère,  
Venez ; je vous ai fait tantôt depositaire  
Des soupirs que mon cœur leur donnait en mourant ;  
Je vais entre vos mains mettre un dépôt plus grand :  
Je vais vous confier et ma sœur et ma mère.  
Protégez un départ qui devient nécessaire.  
Avec elles partez avant le jour fini ;  
Conduisez-les aux lieux dont je me suis banni.  
L'aminé, le malheur implorent ce service.

WASHINGTON *fils*.

Vos vœux sont pour mon cœur des actes de justice ;  
Mais je crains un combat. . .

Miss HENRIETTE.

Garde-toi d'espérer ;  
Le trépas, qui rompt tout, ne peut nous séparer.

Lady ASGILL.

Je reconnais ma fille à cette résistance.  
Ainsi donc, juste ciel ! la mort, ni l'existence,  
Il n'aura rien voulu de commun entre nous !  
Si ton cœur. . .

ASGILL.

Arrêtez ; il est digne de vous.  
Nous n'avons pu couler, hélas ! nos jours ensemble ;  
Eh bien ! vous le voulez, que la mort nous rassemble.

E



Où, mourons tous les trois réunis, embrassés  
 Je me rends à vos vœux. O ciel ! en est-ce assez ?  
 Et n'épuises-tu pas sur moi ta barbarie,  
 Avant de m'arracher un vain reste de vie ?

Miss HENRIETTE.

Ainsi l'amitié seule obtiendra nos adieux.  
 Plaignez-nous, Washington, et soyez plus heureux.

WASHINGTON *fil.*

Non, je n'accepte point un adieu si barbare.  
 Rassurez vos esprits que la douleur égare ;  
 Du sombre désespoir étouffez les accens.  
 Avez-vous oublié tous les ressorts puissans  
 Qui, du salut d'Asgill, pressent l'heure trop lente ?  
 Avez-vous oublié que l'amitié constante  
 Doit auprès de mon père armer tout son pouvoir ?  
 Que de ce père, enfin, le cœur peut s'émouvoir ?  
 Je l'attends en ces lieux. . . Mais je le vois paraître.  
 Je sens à son aspect mon courage renaitre.  
 Rentrez. Le ciel doit mettre un terme à vos malheurs ;  
 Et bientôt, s'il est juste, il tarira vos pleurs.

## SCÈNE V.

WASHINGTON *fil.*, (*seul.*)

AMITIÉ, fais passer dans le cœur de mon père  
 Ta persuasion ; que ta chaleur l'éclaire.  
 Raison, à mes efforts viens unir ton pouvoir.

## SCÈNE VI.

WASHINGTON *père*, WASHINGTON *fil.*

WASHINGTON *père.*

QUEL intérêt, mon fils, te porte à me revoir ?  
 Sans doute l'amitié vient encor faire entendre  
 Ses accens séducteurs : je consens à l'entendre.



Mais terminons enfin d'inutiles débats ;  
 Sachons nous rappeler que nous sommes soldats.  
 Quand la nécessité réclame ma vengeance ,  
 Je deviens criminel alors que je balance.  
 Si tantôt j'ai paru , cédant à tes clameurs ,  
 De ces infortunés respecter les douleurs ,  
 C'est un tribut , hélas ! qu'arrache la nature ,  
 Et qu'elle eût obtenu de l'ame la plus dure.  
 Mais ce tribut payé , soumis à d'autres loix ,  
 De nos Etats-Unis je dois venger les droits.

WASHINGTON *fils.*

Que mon opinion diffère de la vôtre !  
 Venge-t-on un ami par le meurtre d'un autre ?  
 Quand , par un attentat qui me paraît nouveau ,  
 Vous aurez de vos mains préparé le tombeau  
 Du malheureux objet dont je prends la défense ,  
 Aurez-vous de Huddi démontré l'innocence ?  
 Je sais que son malheur , d'un guerrier détesté ,  
 Signala l'injustice et la férocité ;  
 Mais aux yeux des Anglais sa mémoire obscurcie ,  
 Par la mort d'un Anglais est-elle rétablie ?  
 Je veux que votre arrêt soit rempli d'équité ;  
 Mais par les nations sera-t-il adopté ?  
 Peut-être on n'y verra qu'un acte d'imprudence ,  
 La lâche représaille est-elle une vengeance ,  
 Un droit qu'avec pudeur on puisse s'arroger ?  
 Partie en ce débat , pouvez-vous le juger ?  
 Est-ce en le décorant du nom de politique ,  
 Qu'on peut couvrir l'affront fait à la république ?  
 Du crime , par le crime , arrête-t-on l'effet ?  
 Est-ce en le commettant qu'on punit un forfait ?

WASHINGTON *père.*

A tes vains argumens répond l'Europe entière ;  
 Son indignation éclata la première ;  
 Et lorsque je poursuis cette exécution ,  
 Je ne fais que céder à son impulsion.  
 Les Français , révoltés par la honte anglaise ,  
 Soulèvent avec nous le fardeau qui nous pèse.



Dans cette occasion, si l'on peut s'étonner,  
 C'est de voir ma lenteur si long-temps pardonner.  
 Et que fait cependant notre fière ennemie?  
 Son orgueil satisfait triomphe et m'humilie:  
 Je ne suis à ses yeux qu'un esclave tremblant,  
 Qui de ses mains s'échappe et fuit en chancelant.  
 Il est temps de montrer combien elle s'abuse;  
 Il est temps de fixer les droits qu'on nous refuse.  
 Les superbes Anglais ne sont que nos rivaux:  
 Comme les citoyens, les peuples sont égaux.

WASHINGTON *fil.*

De notre liberté naissante et faible encore,  
 Que des faits éclatans fassent briller l'aurore,  
 Mon père, j'y consens. Quand il est temps d'agir;  
 Vous savez si d'un fils vous avez à rougir.  
 Mais pourquoi déployer nos coups sur l'innocence?  
 L'Angleterre, il est vrai, nous a fait une offense,  
 Et ses torts envers nous semblent s'accumuler;  
 Mais où sont ceux d'Asgill qu'on prétend immoler?  
 Comment s'est-il rendu digne de votre haine,  
 Lui, dont vous allégiez la malheureuse chaîne;  
 Lui, dont vous chérissiez la touchante candeur,  
 Les graces, la jeunesse et la rare valeur?  
 Le sentiment profond qu'inspira son mérite,  
 Du cœur qui le reçut, s'arrache-t-il si vite?  
 Non, vous l'aimez encor. Que la tendre pitié  
 Réunisse ses droits à ceux de l'amitié:  
 Laissez la politique....

WASHINGTON *père.*

Asgill m'est cher, je l'aime  
 Autant que je l'aimai: pour lui, contre moi-même,  
 Plus puissamment que toi mon cœur a combattu:  
 j'ai résisté; c'est là l'effort de la vertu.  
 Je puis à cet effort attacher quelque gloire;  
 Mon cœur paye en saignant le prix de la victoire.

WASHINGTON *fil.*

Ainsi donc l'amitié sur vous est sans pouvoir!  
 Pour ces infortunés il n'est donc plus d'espoir!



Et votre cruauté, votre injuste colère  
 Condamne sans retour une famille entière !  
 Asgill n'est pas le seul qu'appelle le trépas ;  
 Et sa mère et sa sœur ne lui survivront pas.  
 Je rougis d'être né d'un père si barbare.

WASHINGTON père.

Quel reproche sanglant ! le dépit vous égare.  
 J'excuse un tel transport ; mais apprenez, mon fils ;  
 Que ce que n'ont pas fait, à la fois réunis,  
 Le plus tendre penchant, la pitié, la nature,  
 Vous ne l'obtiendrez pas par les cris de l'injure ;  
 Et pour faire cesser ce combat insultant,  
 De la mort du proscrit je vais presser l'instant.

SCÈNE VII.

WASHINGTON fils (seul).

IMPRUDENCE fatale ! Il faudra qu'Asgill meure ;  
 Et moi, de son trépas j'aurai devancé l'heure !  
 Ainsi donc l'amitié concourt à te trahir.  
 Malheureux ! je n'ai plus moi-même qu'à mourir.  
 Toi, qui vas séparer un fils d'avec sa mère ;  
 Toi, qui vas arracher la sœur des bras du frère,  
 Crains le même malheur, cruel ! tremble à ton tour ;  
 Tremble de perdre un fils qui déteste le jour.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

WASHINGTON père, SOLDATS.

WASHINGTON aux Soldats.

GUERRIERS républicains, soutiens de la patrie,  
Défenseurs de ses droits contre la tyrannie,  
De notre liberté célèbres fondateurs,  
Une seconde fois j'interroge vos cœurs.  
Le meurtre de Huddi fut pour tous une offense.  
Vous savez que long-temps j'ai demandé vengeance :  
Des refus obstinés ont repoussé ce soin.  
Pour votre chef, pour vous, l'honneur est un besoin ;  
Il soutient, il nourrit la fière indépendance,  
Et nul affront ne doit souiller notre naissance.  
Cependant l'assassin demeurait impuni ;  
Un prisonnier anglais a dû périr pour lui.  
Des vœux du ciel le sort devenant l'interprète,  
Du malheureux Asgill a présenté la tête.  
J'ai tardé jusqu'ici d'accomplir le décret  
Que je n'ai du destin arraché qu'à regret ;  
Mais il est temps enfin que notre affront s'efface ;  
Les délais sont passés, notre clémence est lasse.  
Qu'Asgill soit immolé ! Sois vengé, cher Huddi !  
Confirmez-vous ces vœux ? prononcez, soldats.

LES SOLDATS (*répondent par un cri unanime*).

Oui.

WASHINGTON père.

Que l'Anglais nous respecte et connaisse la crainte ;  
Fixez le lieu ; formez une nombreuse enceinte ;  
Et sur-tout, ô soldats, n'y laissez parvenir  
Qu'Asgill et les agens qui doivent le punir,



Que l'ombre de Huddi soit enfin satisfaite !  
 J'ai fait mander mon fils pour être à votre tête.  
 Allez... Mais je le vois s'avancer dans ces lieux.  
 Une sombre douleur éclate dans ses yeux.

(*Les Soldats se retirent.*)

SCÈNE II.

WASHINGTON père, WASHINGTON fils.

WASHINGTON père.

L'HEURE de la vengeance est à la fin sonnée,  
 Et l'Anglais va subir sa noire destinée.  
 Sans doute du dépit qui maîtrisait ton cœur,  
 Le respect filial est demeuré vainqueur,  
 Et l'honneur a sur toi repris tout son empire :  
 Je me plains à le croire, et le reproche expire.  
 Oui, j'ai lieu d'espérer que la plus douce paix  
 Entre ton père et toi va régner désormais.  
 Réunis tous tes vœux à ceux de la patrie ;  
 Autour d'elle il est temps que chacun se rallie.  
 L'appui de notre cause et de la liberté,  
 C'est l'abnégation de notre volonté.  
 De tous les sentimens le devoir rendu maître,  
 Le vœu national doit seul ici paraître.  
 Que l'Anglais à périr par le sort condamné,  
 Au lieu de son supplice à l'instant soit mené.  
 Rends-toi vers sa prison, où les soldass l'attendent ;  
 Obéis, quand ton père et l'honneur te commandent.

WASHINGTON fils.

La barbarie est donc au nombre des vertus !  
 Où sommes-nous, ô ciel ! je ne vous connais plus !  
 Qui ? Moi, j'irais guider la main qui l'assassine !  
 A ce poste cruel mon père me destine !  
 Au milieu des bourreaux Asgill me compterait !  
 Sur moi, comme sur eux, son sang réjaillirait !  
 Quel excès de courage, ou plutôt d'infamie,  
 On m'ose demander au nom de la patrie !



Il ne vous reste plus qu'à prescrire à mes mains  
D'exciter par leurs coups les coups des assassins ;  
Et quand votre vengeance enfin sera complète,  
De porter à sa mère, et son cœur, et sa tête !

WASHINGTON *père.*

Quel étrange discours ! Ah ! c'est trop écouter  
Un fils séditionnel qui veut me résister !  
Pour notre liberté quel effrayant présage !  
Craignez, Américains, un nouvel esclavage.  
Union des esprits, si l'on se méconnaît,  
Ce monstre terrassé de ses cendres renaît :  
Nous craindrons d'autant plus ses rigueurs inhumaines,  
Que nos efforts trompes auront doublé nos chaînes.  
Le plus parfait accord peut seul nous soutenir ;  
N'ayons pas le malheur de nous voir désunir.  
Qui voudra se charger de la cause commune,  
S'il trouve sur ses pas la discorde importune ?  
Et quel sera l'accord des citoyens entr'eux,  
Si le père et le fils forment différents vœux ?  
Mon fils, ne donnons pas un si funeste exemple :  
Soupçonneux, défiant, le peuple nous contemple.  
Que ta soumission soit un gage de paix,  
Et que nos vains débats s'éteignent pour jamais.

WASHINGTON *fils.*

Puisque vous m'y forcez, nos débats vont s'éteindre,  
Et vous n'aurez de moi bientôt plus à vous plaindre :  
Au-delà de vos vœux je vous obéirai.  
Oui, parmi tes bourreaux je t'accompagnerai,  
Déplorable guerrier, qu'une amitié trop vaine,  
N'a pas su mieux servir que l'inflexible haine !  
Et là, tu me verras, pour te sauver l'honneur,  
Moi-même t'immoler, et me percer le cœur.  
Huddi ! tu recevras ce double sacrifice ;  
Et je veux que le cœur de mon père en frémissse.

WASHINGTON *père.*

C'est moi qui suis témoin d'un tel emportement !  
Prévenez les effets de mon ressentiment.

WASHINGTON *fils.*

Que puis-je redouter ?... Mais je vois Henriette...  
Comment calmer, ô ciel ! la douleur inquiète ?

SCÈNE



SCÈNE III.

WASHINGTON *père*, WASHINGTON *fil*,  
Miss HENRIETTE.

Miss HENRIETTE.

Qu'AVEZ-VOUS obtenu d'un père rigoureux?...  
Vous ne répondez rien !... Vous détournez les yeux !  
Dois-je désespérer du salut de mon frère ?

WASHINGTON *fil*.

Au défaut de ma voix, mon trouble vous éclaire.  
Tous mes efforts, hélas !...

Miss HENRIETTE.

Les soins de l'amitié  
N'ont donc pu faire naître un reste de pitié !  
D'un espoir trop flatteur me voilà donc déçu !

WASHINGTON *fil*.

Je déplore avec vous cette funeste issue.  
Adieu, trop malheureux et trop sensible objet !

(*Il sort*).

WASHINGTON *père* (*à son fils*).

Faites votre devoir.

Miss HENRIETTE.

O ciel ! c'en est donc fait !

(*À Washington fils*).

Vous me fuyez, hélas !

SCÈNE IV.

WASHINGTON *père*, Miss HENRIETTE.

Miss HENRIETTE.

SA mort est résolue ;  
C'est toi, père inhumain ! c'est toi qui l'as voulu !

WASHINGTON *père*.

Ah ! ne vous plaignez pas de ma sévérité,  
Et n'imputez vos maux qu'à la nécessité.



ASCILL.

Si mon fils, abjurant les vœux de l'Amérique,  
 Eût vendu son courage au parti britannique,  
 Et que dans un combat, trop fertile en revers,  
 Sa valeur le trompant, il eût reçu des fers;  
 Je dois en être cru, lorsque je vous l'assure,  
 Mon cœur eût étouffé les cris de la nature;  
 Mon fils, mon propre fils aurait tenté le sort;  
 Comme une autre victime il eût subi la mort.  
 Soudant la profondeur de ma blessure extrême,  
 Si vous saviez l'effort que j'ai fait sur moi-même,  
 Vous qui me haïssez autant qu'il est en vous,  
 Ah! vous auriez pour moi des sentimens plus doux.  
 Je n'ai pu voir Asgill depuis l'heure fatale  
 Qui tint pour les captifs la balance inégale;  
 A ses tristes regards j'ai craint de présenter  
 Un juge, un assassin qu'il doit trop détester.  
 Je n'aurois pu flatter son cœur de l'espérance...

MISS HENRIETTE.

Ah! c'est par vous, cruel! par votre impatience,  
 Par cet empressement qui vous porte à punir,  
 Que nous voyons, hélas! l'espérance s'enfuir.  
 Ces nobles prisonniers qui pour sauver sa vie,  
 D'un ennemi farouche affrontent la furie,  
 Jusques sous les regards de tous ses partisans,  
 Demain peut-être ici, demain seront présens.  
 Ils vous amèneront une juste victime,  
 L'assassin de Huddi. Mais, ô comble du crime!  
 De quel sang ils verront ce triste lieu couvert!  
 Quel objet à leurs yeux sera par vous offert!  
 Vous leur présenterez la tête de mon frère!  
 De leurs soins généreux quel horrible salaire!  
 Que le retard d'un jour prévienne des regrets.  
 Aussi vifs que les maux que vous nous auriez faits,  
 Vous avez accordé quatre jours au courage;  
 Ah! de l'humanité, qu'un jour soit le partage!  
 Si vous aimez Asgill, vous eussiez moins borné  
 L'inutile délai que vous avez donné.  
 Comment en peu de jours surmonter tant d'obstacles?  
 C'est du plus grand courage exiger des miracles.



DRAME.

WASHINGTON père.

A leurs premiers efforts si l'on a résisté,  
Vous invoquez en vain leur intrépidité :  
Ce n'est qu'en se hâtant de saisir la victoire,  
Qu'ils ont pu du succès se promettre la gloire.

SCÈNE V.

WASHINGTON père, Miss HENRIETTE, BENJAMIN.

BENJAMIN.

QUE faites-vous ici dans ces momens affreux ?  
C'est prodiguer en vain vos soupirs et vos vœux.  
Le devoir vous appelle auprès de votre mère.  
De farouches soldats une troupe sévère,  
D'un chef vindicatif exécutant l'arrêt,  
Vient de mener Asgill à l'infâme gibet.  
Votre mère à ses pas constamment attachée,  
S'en est vue aussi-tôt sans respect arrachée ;  
Sur elle ils ont porté leurs sanguinaires mains ;  
Tremblante, elle est tombée aux pieds des inhumains,  
Accourez, Henriette, et qu'un reste de vie  
Se ranime à l'aspect d'une fille chérie.

Miss HENRIETTE.

Quoi ! pendant qu'à tes pieds mon cœur est suppliant,  
Mon frère par ton ordre est peut-être expirant !  
A l'inhumanité tu joins la perfidie !  
O toi ! dont la douleur va terminer la vie,  
Ta fille accourt vers toi, non pour te secourir,  
Mais pour te voir encor, t'embrasser et mourir.

WASHINGTON père ( à Benjamin )

Va, ne les quitte pas, ô serviteur fidèle !  
Cet horrible moment réclame tout ton zèle.

SCÈNE VI.

WASHINGTON père ( seul ).

QUEL triomphe odieux je viens de remporter !  
Dois-je en rougir, ô ciel ! ou m'en féliciter ?



De ma sévérité l'inflexible constance  
 A fait calomnier mon cœur et ma clémence ;  
 Et les parens d'Asgill me peindront désormais  
 Comme un monstre altéré de tout le sang Anglais.  
 Et cependant, combien j'aurais trouvé de charmes  
 A tarir d'un seul mot la source de leurs larmes !  
 Lié par le devoir j'éteins le sentiment,  
 Et je dois faire taire un cœur compatissant.  
 Anglais, cruel Anglais, reprends, reprends tes armes ;  
 Viens jusques dans mon camp répandre les allarmes ;  
 Les cœurs républicains affrontent le trépas ,  
 Je peux te défier au milieu des combats ;  
 La fière liberté doublant notre courage ,  
 Contre tous tes efforts défendra son ouvrage :  
 Mais ne me donne pas un cœur à réformer,  
 Des femmes à combattre, un fils à réprimer !  
 J'ai vaincu ; mais peut-on jouir d'une victoire  
 Qui nous coûte si cher avec si peu de gloire !  
 De quels traits douloureux j'aurai blessé mon fils !  
 Quels fruits de l'amitié son cœur a recueillis !  
 Est-ce à moi d'y penser ? est-ce à moi de le plaindre ?  
 Quand tous mes sentimens, forcés de se contraindre....  
 Quel combat !... dans ces lieux je le vois s'avancer.

## SCÈNE VII

WASHINGTON père, WASHINGTON fils.

WASHINGTON fils.

Vos souhaits sont remplis, je viens vous l'annoncer.  
 Que rien ne trouble plus votre âme satisfaite ;  
 Le bourreau vous attend, et la victime est prête.  
 Hâtez-vous de porter un regard empressé  
 Sur l'appareil affreux qui vient d'être dressé,  
 Avec la fermeté d'un juge inexorable,  
 Allez en soutenir l'aspect épouvantable :  
 Allez, et demandez ensuite aux nations,  
 Dont les droits ont couvert vos propres passions,



D R A M E.

Le prix, le prix honteux du cruel sacrifice  
Que, sous le nom d'exemple, achève l'injustice.  
Mais avant de donner l'homicide signal  
Qui doit précipiter ce dénouement fatal,  
Attendez que la nuit, en déployant son ombre,  
Couvre cet attentat du voile le plus sombre :  
L'obscurité convient à ces scènes d'horreur.  
Mais je m'égare, hélas ! guidé par la douleur.  
O mon père ! est-ce à vous que ce discours s'adresse ?  
Pardonnez, pardonnez au tourment qui me presse.  
Devant les grands malheurs le respect est glacé,  
Et vous savez combien votre fils est blessé !...  
Dans vos yeux adoucis la colère est éteinte ;  
Pourriez-vous écouter ma déplorable plainte ?  
Pour la dernière fois j'embrasse vos genoux :  
Que la clémence enfin...

WASHINGTON *père.*

Washington, levez-vous !

Si j'ai pu soutenir l'attaque de l'injure,  
Je repousserais mal celle de la nature.

WASHINGTON *fils.*

Au nom doux et flatteur de tous les sentimens  
Dont jamais la tendresse ait semé vos momens,  
Méprisant les écarts d'une vaine colère,  
Oubliez, oubliez que j'ai pu vous déplaire ;  
Et ne vous rappelez qu'Asgill et son malheur,  
Sa sœur et son effroi, sa mère et sa douleur.  
Je ne vous parle pas de la juste tendresse  
Qui pour ces malheureux m'enflamme et m'intéresse.  
Que si la politique enchaînant votre bras,  
Forte du vœu du peuple, ordonne ce trépas,  
Elle ne vous prescrit ni le moment, ni l'heure.  
Puisqu'il le faut, enfin, que cet innocent meure :  
Mais avant tout, mon père, ah ! daignez m'accorder  
Le temps de découvrir qui peut les retarder,  
Ces captifs généreux, défenseurs de sa cause :  
C'est un devoir sacré que l'amitié m'impose.  
Je vole au camp anglais, je m'instruis de leur sort,  
Et mon retour annonce, ou sa vie, ou sa mort.



WASHINGTON *père.*

Qu'à des périls certains moi-même je t'expose ?  
 Ton esprit abusé ne sait ce qu'il propose.  
 Peut-être un peu d'orgueil me jette dans l'erreur ;  
 Sur mon nom , sur mon fils , repose quelqu'honneur ;  
 L'Anglais t'estimerait une trop belle proie ,  
 Pour ne pas , à l'instant , profiter avec joie  
 Du hasard généreux qui la lui livrerait ;  
 Et sans aucun remords l'Anglais te retiendrait.  
 A former ces soupçons , c'est lui qui m'autorise.  
 S'il lui restait encor une ombre de franchise ,  
 Verrait-on dans mon camp le spectacle odieux  
 Qu'offre mon bras vengeur contre mes propres vœux ?  
 Y verrait-on ma main , du sang d'Asgill fumante ,  
 Immoler du destin la victime innocente ?  
 Et l'échafaud dressé pour ce noble guerrier ,  
 Ne le serait-il pas pour un vil meurtrier ?  
 Cesse , cesse , mon fils , d'implorer ma clémence ;  
 Ils viennent de nous faire une nouvelle offense.  
 Qui sauve Lépinot de la main des bourreaux ,  
 Ose à mes prisonniers donner des fers nouveaux.  
 Les compagnons d'Asgill seraient-ils leurs complices ?  
 Arrivant dans leur camp , auraient-ils pris leurs vices ?  
 Non , non , ma loyauté ne les soupçonne pas ,  
 Et la nécessité fixe seule leurs pas ;  
 Ils ont le même droit à toute mon estime.  
 Mais c'est trop discourir : différer est un crime.  
 Je vais enfin prouver au peuple que je sers ,  
 Que pour moi ses affronts sont les plus grands revers ,  
 Et que pour les venger je fais le sacrifice  
 De tout ce que mon cœur oppose à ma justice.  
 Pour toi , c'en est assez que de t'être montré ;  
 De ton respect pour moi me voilà pénétré.  
 La voix de l'amitié , pour ton cœur si touchante ,  
 N'a pas de la patrie éteint la voix puissante.  
 Un spectacle d'horreur , dont gémit la pitié ,  
 N'est pas fait pour les yeux de la tendre amitié.  
 Tu ne me suivras pas.... Mais que viens-je d'entendre ?  
 Quel est ce bruit confus qui vient de me surprendre ?



DRAME.

L'arrêt, sans mon aveu, s'exécuterait-il ?  
Aurait-on conspiré pour le salut d'Asgill ?  
Dois-je te soupçonner d'une trame coupable ?

WASHINGTON *filz.*

Vous croyez. ....

WASHINGTON *père.*

Pour sortir du doute qui m'accable ;  
Ce n'est pas vous, mon fils, que je dois consulter ;  
Je vais bientôt savoir qui je dois redouter.

---

SCÈNE VIII.

WASHINGTON *filz, (seul).*

ASGILL échappe-t-il des mains de la vengeance ?  
Mon cœur peut-il s'ouvrir à la douce espérance ?  
Ces généreux captifs, heureux et triomphans,  
Pourraient-ils l'arracher à ses destins sanglans ?  
O ciel ! ton œil toujours veille sur l'innocence ;  
Laisse-tu pour lui seul sommeiller ta puissance ?  
Le bruit a redoublé !... Mille cris jusqu'aux cieux  
Paraissent s'élancer pour y porter mes vœux !  
Dieu ! tu les entendas ! J'accepte ce présage,  
Et vole satisfait jouir de ton ouvrage.

*Fin du quatrième Acte.*

---



## A C T E - V .

## S C È N E P R E M I È R E .

Ladi A S G I L L , Miss H E N R I E T T E .

Ladi A S G I L L .

QUELLE affreuse pitié , quel barbare secours ,  
 Pour prolonger mes maux , a prolongé mes jours !  
 La main qui renoua leur trame désunie  
 N'attendra pas de moi que je la remercie.  
 Vain effroi des humains , dernier et doux moment ,  
 Mort ! je trouvais en toi la fin de mon tourment.  
 Le repos nous attend dans la nuit éternelle.  
 Souvenir trop présent , mémoire trop fidelle !  
 Dans un sommeil trop court je vous avais perdus ;  
 Faut-il qu'avec le jour vous me soyez rendus !  
 Asgill , fils trop aimé ! plus heureux que ta mère ,  
 Tu ne vois plus des cieus l'importune lumière ;  
 Et ta mort , fruit honteux du plus noir des forfaits ,  
 Dans l'univers entier obtiendra des regrets.  
 Je vois , je vois encor la horde sanguinaire  
 Le saisir , l'enlever dans les bras de sa mère.  
 Pourquoi , soldats cruels ! nous avoir séparés ?  
 Et pourquoi , pour lui seul , des bourreaux préparés ?  
 O ciel ! il est donc vrai , tu permets l'injustice !  
 J'ai vu tous les apprêts de son affreux supplice . . .  
 Par un fatal cordon ses liens remplacés . . .  
 Juste ciel ! tous mes sens sont de nouveau glacés ! . . .  
 La lumière m'échappe . . O mon fils ! . . Il m'appelle ! . .

Miss H E N R I E T T E .

Quand on n'a plus d'espoir , la mort n'est pas cruelle.  
 Hélas ! c'est le seul bien qui reste aux malheureux.  
 Cesse de m'éclairer , ô jour trop odieux !  
 Lorsque j'ai tout perdu , quel serait mon asyle ,  
 Si ce n'est du tombeau la demeure tranquille ?

Ladi



DRAME.

Ladi ASGILL.

Tout m'est donc enlevé ! Je n'ai donc plus de fils !

Êtes-vous satisfaits ? Barbares ennemis !

Je n'ai donc plus de fils ! ciel ! et j'existe encore !

Pourquoi me refuser le bienfait que j'implore ?

A l'horreur où je suis qui pourra m'arracher ?

Miss HENRIETTE.

O mort ! c'est dans nos mains qu'il faudra te chercher !

Ladi ASGILL.

Oui, ce dernier moyen reste à notre courage.

Mourons, puisqu'aussi bien la vie est un outrage :

Mais que notre trépas, par des excès nouveaux,

En les faisant frémir, étonne nos bourreaux.

C'est sur le corps d'Asgill, dépouille trop chérie,

Que doit de notre sang la source être tarie,

Pour effacer sa honte et dérober aux yeux

Du genre de sa mort le témoignage affreux.

C'est devant Washington, c'est devant ses complices,

Qu'il faut, en les bravant, offrir nos sacrifices,

Et tout cruels qu'ils sont, qu'ils soient épouvantés

De nous voir exercer sur nous ces cruautés !

Viens, ma fille, suis moi, viens rejoindre ton frère.

Miss HENRIETTE.

J'aspire, comme vous, à ce moment prospère...

Mais Benjamin accourt avec rapidité ;

J'aperçois sur son front plus de sérénité...

SCÈNE II.

Ladi ASGILL, Miss HENRIETTE, BENJAMIN.

BENJAMIN.

PARTAGEZ les transports, l'ivresse de ma joie.

Asgill, l'heureux Asgill, le ciel nous le renvoie.

Ladi ASGILL.

Quoi ! mon fils...

Miss HENRIETTE.

Il pourrait...



ASCILL,  
BENJAMIN.

Vous allez le revoir.

MISS HENRIETTE.

Il nous serait rendu ! trop séduisant espoir !

Lady ASCILL.

O ciel ! ô juste ciel ! tuteur de l'innocence,  
Qui pourrait désormais nier ta providence !  
Par l'excès du tourment si long-tems agité,  
Mon cœur ne peut suffire à sa félicité.  
Ne fais-tu point passer dans mon ame flétrie  
Le dangereux poison d'une erreur trop chérie ?

MISS HENRIETTE.

Ah ! rassure nos cœurs : qu'est-il donc arrivé ?  
Par quel événement Asgill est-il sauvé ?

BENJAMIN.

Des caprices du sort il n'est plus la victime,  
Et sur le vrai coupable on va punir le crime.  
Des courriers arrivant à pas précipités,  
Demandent que d'Asgill les jours soient respectés :  
Au pied de l'échafaud se hâtant de paraître,  
Ils viennent d'annoncer la présence du traître.

MISS HENRIETTE.

De Lépinco ?

BENJAMIN.

Lui même. Aussi-tôt j'ai couru  
Vous rendre le repos que vous aviez perdu.

MISS HENRIETTE.

O ma mère !

Lady ASCILL.

O ma fille ! ô jour trop mémorable !  
Jour aussi fortuné que tu fus déplorable !  
Si je verse des pleurs, ils ne sont plus amers.  
Un dieu plein d'équité regne sur l'univers

MISS HENRIETTE.

Redis-nous, Benjamin, cette heureuse nouvelle.  
Séduit par tes souhaits, aveuglé par ton zèle,  
As-tu bien entendu ? ne t'es-tu pas trompé ?  
De ses ennuis mortels mon cœur préoccupé,



Ne reçoit qu'en tremblant un sentiment contraire.

B E N J A M I N.

Il existe pour vous un ange tutélaire.  
Avec sérénité hâtez-vous de jouir  
D'un bien que le destin ne peut plus vous ravir:  
D'un reste de terreur bannissez les atteintes.  
Mais on vient achever de dissiper vos craintes.

### SCÈNE III.

Ladi ASCILL, Miss HENRIETTE, WASHINGTON fils,  
BENJAMIN.

Ladi ASCILL.

De la digne amitié ferme et noble soutien,  
Parlez, pour nous la vie est-elle encor un bien ?  
Recevrai-je d'un fils le tendre nom de mère !  
Ma fille, pourra-t-elle encor nommer son frère ?

WASHINGTON fils.

Oui, des noms si charmans vous sont encor permis  
Le sort a respecté les nœuds de deux amis.  
Vos tourmens sont finis; que l'effroi disparaisse,  
Et dans vos cœurs émus que le calme renaisse.  
Le précipice ouvert par un destin jaloux,  
Se comblant, vient enfin de se fermer pour vous.  
Je l'ai contre mon sein déjà serré moi même,  
Ce digne et cher objet de ma tendresse extrême.

Miss HENRIETTE.

Ah ! s'il nous est rendu, pourquoi ne vient-il pas ?  
Quel devoir si pressant peut arrêter ses pas ?

WASHINGTON fils.

Des rapides transports d'une joie excessive,  
A peine soutient-il l'impression trop vive.  
Les objets à ses yeux sont devenus nouveaux,  
Et ses sens étonnés, prennent quelque repos.  
Son premier souvenir est cependant bien tendre,  
Et vos noms sont les seuls qu'il nous ait fait entendre.



Pourrait-il oublier combien il est aimé ?  
 Il sera dans vos bras quand il sera calmé.  
 Comment son ame, hélas ! serait-elle remise,  
 Quand la mienne commande à peine à ma surprise ?  
 Un point a séparé sa vie et son trépas,  
 Et j'ai vu le bourreau sur lui lever le bras.  
 Quand un courrier paraît, fend la presse et s'écrie :  
 « Arrêtez, inhumains, un sacrifice impie ;  
 Le sang de l'innocent doit vous être sacré ;  
 Celui du criminel va vous être livré. »  
 Je ne vous peindrai pas ce qu'à la foule émue  
 Inspire en sa faveur cette scène imprévue :  
 Les larmes de la joie ont inondé les yeux,  
 Et les cris d'allégresse ont monté jusqu'aux cieux.  
 Bientôt paraît le monstre abattu sous sa chaîne,  
 Dont a su le charger la valeur plus qu'humaine  
 De ces dignes guerriers qui, défiant la mort,  
 Ont sauvé l'innocent et triomphé du sort.  
 D'un camp tumultueux le rempart formidable  
 Paraissait assurer le salut du coupable ;  
 Au milieu de ce camp, il semblait défer  
 Les efforts réunis de l'univers entier ;  
 Et l'insolent joignait, dans sa féroce audace,  
 Les gestes du mépris à ceux de la menace.  
 Nos Hercules nouveaux, d'autant plus courageux,  
 Que succomber ou vaincre était égal pour eux,  
 Se couvraient, en effet, d'une gloire immortelle,  
 Sans egard au succès d'une action si belle,  
 Ont dans ce même camp enchaîné l'orgueilleux,  
 Dompté son arrogance et confondu ses vœux.  
 Aucun de ses amis n'a rompu le silence ;  
 Aucun n'a hasardé de prendre sa défense :  
 Il semblait à les voir qu'un pouvoir plus qu'humain  
 Avait glacé leur cœur et captivé leur main ;  
 Tant le noble courage et la vertu sublime  
 Impriment fortement le respect et l'estime.  
 Par un tel ascendant le meurtrier vaincu,  
 Reçoit et mord de rage un frein inattendu.  
 Clinton qui jusque-là, bède dans sa justice,  
 De ce séditionnaire paraissait le complice,



DRAME.

Monteux d'être si loin de modèles si beaux,  
Joins lui-même ses vœux à ceux de nos héros.  
C'est ainsi qu'au milieu d'une armée ennemie,  
Du vertueux honneur préside le génie.  
Que vous dirai-je enfin ? n'ai-je pas achevé,  
Lorsque je vous ai dit qu'Asgill était sauvé ?  
En comblant à la fois votre joie et la mienne,  
La mort de Lépinco a prévenu la sienne :  
D'une foule innombrable il se voit entouré ;  
C'est un frère pour tous , c'est un fils adoré.

Ladi ASGILL.

O siècles à venir ! consacrez la mémoire  
Des captifs généreux que couronne la gloire !

Miss HENRIETTE.

Pour la tendre amitié, quel beau jour ! quel succès !

WASHINGTON fils.

Le ciel a fait justice , en comblant nos souhaits.

Ladi ASGILL.

C'est tenir trop long-temps notre ame suspendue ;  
Hâtons-nous de jouir d'une si chère vue.  
Henriette, volons au-devant de ses pas.

WASHINGTON fils.

Il vous prévient ; il va se jeter dans vos bras.

---

SCÈNE IV.

Ladi ASGILL, Miss HENRIETTE, ASGILL,  
WASHINGTON père, WASHINGTON fils,  
BENJAMIN.

WASHINGTON père.

La source de vos pleurs est à jamais tarie ;  
La bravoure et le ciel ont protégé sa vie.

Ladi ASGILL.

O mon fils !

Miss HENRIETTE.

O mon frère !



Ladi A S G I L L.

En de si doux momens ,  
Je ne me souviens plus de mes affreux tourmens !

A S G I L L.

Objets chers et sacrés , quel changement extrême !...  
je n'osais croire , hélas ! à ce bonheur suprême :  
Mais je reçois la vie une seconde fois ,  
Et crois à ce bonheur , puisque je vous revois.  
Je ne vous quitte plus , et ma plus chère envie  
Est de vous consacrer le reste de ma vie.  
Oui , c'est auprès de vous que je veux respirer :  
J'ai trop perdu d'instans , je veux les réparer ;  
Et sur vos jours sereins répandre autant de charmes ,  
Que mon ambition m'y fit semer d'alarmes.  
Mes devoirs les plus saints , et mes soins les plus doux ,  
Se verront partagés entre ma sœur et vous.  
Je te fais mes adieux , frivole renommée !  
Auprès des biens du cœur , qu'est-ce que ta fumée ?  
Quoi ! j'ai pu te donner des jours si précieux !  
Je renonce à ton culte , et je deviens heureux.  
Il ne me reste plus qu'une pensée amère ;  
Contre la liberté , cette main téméraire ,  
Méconnaissant ses droits , osa se déployer :  
C'est en la protégeant que je veux l'oublier.

Ladi A S G I L L.

C'est à moi de bénir ma rare destinée ,  
Quelle mère jamais se vit plus fortunée !  
Du cœur de mes enfans mon cœur brûlant est sûr.  
Né de l'adversité , mon bonheur est plus pur.

Miss H E N R I E T T E.

Ah ! celui d'Henriette au-dessus du vôtre ;  
Il s'accroît du bonheur , et de l'un , et de l'autre.

Ladi A S G I L L ( *A Washington père* ).

O vous dont le courage et l'âpre austérité ,  
D'un peuple en son berceau fondent la liberté ,  
Vous que n'ont pu toucher nos prières , nos larmes ,  
Ah ! nous vous pardonnons ces mortelles alarmes ,



Sans l'étrange revers dont il fut menacé,  
D'un vain songe de gloire incessamment bercé;  
Mon fils aurait peut-être embelli sa carrière,  
Mais il aurait vécu loin des yeux de sa mère.

WASHINGTON père.

Ah! le ciel m'est témoin qu'une triste rigueur,  
En conduisant mon bras, a respecté mon cœur.  
Tel était le devoir, le malheur de ma place,  
Que le juge à l'ami ne pouvait faire grace.  
Que je plains le mortel dont la nécessité,  
Contre ses plus doux vœux, force la volonté!  
Il fallait cependant cet effort de constance  
Pour vaincre des Anglais l'indigne résistance.  
J'ai fait saigner vos cœurs; mais du moins notre front  
N'est plus humilié sous le poids d'un affront:  
Et si l'on vit jamais l'Amérique outragée,  
Elle reprend sa gloire, et vient d'être vengée.  
Mais voilà vos amis et vos libérateurs.

Miss HENRIETTE.

Juste ciel! sur leurs jours ne répand que des fleurs.

## SCÈNE DERNIÈRE.

Les Acteurs précédens, JORSOM, *Capitaine anglais,*  
*prisonniers;* Troupe de Capitaines anglais, prisonniers;  
Officiers et Soldats Américains.

ASCILL (*aux prisonniers anglais.*)

O vous de qui je tiens ma nouvelle existence,  
Votre gloire est égale à ma reconnaissance!

JORSOM.

Nous avons fait le bien, nous pouvons le penser;  
Ce sentiment suffit pour nous récompenser.

WASHINGTON père.

Vertu! j'aime à céder à ton céleste empire.  
Célébrez ce beau jour, ô guerriers que j'admire!



Vos liens sont rompus; vous l'avez mérité:  
Recevez mon hommage avec la liberté.  
Retournez aux Anglais, si vous daignez encore  
Employer pour leur cause un bras qui les honore;  
Et dites-leur qu'un peuple à qui plaît la vertu,  
Par des tyrans cruels ne peut être abattu;  
Qu'il est déterminé, pour repousser des chaînes,  
A verser tout le sang qui coule dans ses veines;  
Qu'il donne un grand exemple à la postérité,  
Et qu'il est invincible avec la liberté.

FIN.



